

Association lacanienne internationale
Préparation au Séminaire d'Été 2026
Étude du séminaire de Jacques Lacan, *Le Transfert*

Mardi 3 février 2026

Marc Morali, Leçons XIV et XV

Bonsoir,

Je vais présenter ces 2 leçons, dissemblables et copieuses ! Et je dois avouer que le chemin est bien long si on veut entrer dans les détails. J'ai eu énormément de mal à lire la première leçon. Je la trouve très compliquée, très imprécise. Ce qui suit relève donc d'un parti pris de lecture. Mais, auparavant, je voudrais vous proposer un retour sur les épisodes antérieurs et notamment sur la question de la place de Diotime.

Il me semble en effet nécessaire de commenter l'arrivée dans ce banquet jusque-là très masculin de cette *chose* nommée Diotime, *référence à une certaine Diotime de Mantinée*, qui reste dans le contexte du Banquet une fiction, une invention d'homme ! Peut-être La Femme, mais en aucun cas une femme, tout comme un certain nombre de créatures qui peuplent les scènes lacaniennes et ne sont jamais rien d'autre que la cristallisation d'une certaine forme de désir masculin devant une forme radicalement Autre, représentantes du « continent noir » freudien. Socrate dans cette affaire choisit justement de faire apparaître Diotime, pas n'importe qui bien sûr : c'est un banquet oral !

Sous prétexte de faire l'éloge de l'amour, chaque convive rivalise de brillance, enchainant les tropes et les effets de manche (cf. Lacan qui dénonçait la confusion entre manche et outil), voire parfois les propos un peu canailles. La question politique est toujours sous-entendue, et l'*agalma* flirte de manière fort inventive avec *l'objet a* ! Arrive Socrate qui ne rentre pas dans la joute phallique et la déplace, en bon analyste avant l'heure : « Je n'ai rien à vous dire ! La seule chose que je puisse vous dire, c'est quelque chose qui m'est dit par cette femme qui s'appelle Diotime, à qui je donne la parole ». Diotime représente le prototype même de ce que les Grecs ont beaucoup de mal à intégrer comme femme, car elle est Autre à tous les niveaux : Autre parce qu'elle n'est pas une femme grecque — comme disait Lacan qui ne se donne toujours que *Quod mater* ! (Comme mère). Elle est sorcière, forte d'un savoir hétérogène qui justement ne s'articule pas si facilement que ça, — nous dirions aujourd'hui pour une part inanalysable ! Elle en est elle-même bien embarrassée, ne serait-ce que pour dire d'où lui vient ce savoir, et comment il fonctionne : une sorcière ne fréquente pas les mêmes sphères. Il y a là quelque chose qui lui vient d'un ailleurs et comme dit Socrate c'est de cet ailleurs, de l'Autre

que me vient finalement ce que je pourrais vous dire ; cela me précède, je ne suis que l'effet de ce savoir qui gîte dans cet Autre absolu qui est Diotime. Je souligne à cet endroit l'immanquable référence au *Démon* de Socrate, avec lequel il parle en silence ! Ce qui mériterait sans doute un commentaire élargi quant à la fonction topologique de cet Autre !

Cela me conduit à évoquer le Faust de Goethe, une des références permanentes de Freud. Faust cherche le secret de la jeunesse éternelle, mais elle reste inaccessible aux mécanismes des savoirs connus ! D'ailleurs (c'est le cas de le dire !) Lacan à propos de la cure analytique nous explique que le savoir ne porte pas sur une réalité et qu'il vient d'une place occupée par un auteur supposé ! Donc, aucun savant de l'époque ne pouvant étancher cette soif radicale de savoir — le *Wissentrieb* freudien ! —, Faust, sous la dictée de Goethe, franchit le seuil de l'interdit : « Et maintenant, il faut en venir à la sorcière ! ». C'est-à-dire qu'il va falloir quitter un savoir organisé par la raison pure, un symbolique organisé par un point de certitude (Appelons-le Dieu ! celui des croyants ou des philosophes !), pour faire la place à une autre organisation de savoir, relevant de l'obscur, du *dia-bolique*, d'un autre monde, d'autres objets hors de portée de notre esprit borné, encadré par une certaine forme de loi engendrée par des mots d'ordre ! Et c'est ce que Freud écrira à Lou Andréas Salomé pour lui présenter sa nouvelle trouvaille, « **La métapsychologie, c'est ma sorcière !** », **Méta, non pas au-dessus, un métalangage par exemple, mais à côté, un autre monde, nous dirions aujourd'hui une nouvelle topologie !**

Il est très intéressant de souligner que Lacan ne relève pas ce détail, — qui est en fait beaucoup plus qu'un détail — dans la façon dont il présente l'intervention de la sorcière. Et je dirais de façon abrupte — mais j'assume tout à fait et ma surprise et ma difficulté avec ce premier texte — je dirais que Lacan, dans les deux leçons que je commente, cherche ses concepts, entre deux langues : celle qu'il parle déjà et dont il entrevoit les insuffisances, et celle que le graphe du désir annonce déjà (il est commenté dans ce séminaire également), avec la question de la pulsion, avec ce qu'elle met en place de radical concernant la question du plaisir, du sexuel, la demande et son au-delà, ce qui sur le graphe relie fantasme et désir— celui de l'analyste par exemple, ce qui serait une anticipation des conséquences du non-rapport sexuel ! Quelque chose est là en trop, et ne rentre pas dans son maniement habituel des mots même s'il part de façon assez courageuse de l'idée qu'il n'y a pas de contre-transfert. Il avance alors la notion de disparités subjectives : la position de deux sujets en présence n'est aucunement une situation symétrique. On voit bien que, dans les débuts de cure parfois, des patients essayent de promouvoir une relation qui serait symétrique, chacun pouvant bénéficier des mêmes droits et peut-être même des mêmes petites transgressions, de la même jouissance ! Pour Lacan, il faut

entendre cela comme **une prétendue situation**, comme si tous deux, patient et analyste, étaient dans la même présence !

Il faut abandonner cette idée du contre-transfert comme idée d'une imperfection dans la purification de l'analyste. Cela met en place toute la question de savoir ce qu'est une analyse terminée, reprenant le vieux débat de Freud avec Ferenczi. Ce qui ne veut absolument pas dire que la question du contre-transfert est close !!!

Ces leçons sont paradoxalement d'une richesse inouïe et nous invitent à parcourir en permanence toute l'histoire de la psychanalyse à la recherche d'éventuelles impasses. Qu'est-ce que la demande ? Toujours bien sûr demande d'objet/demande d'amour ! Ce qui conduit le parlêtre à une impasse : accepter l'objet revient à boucher l'autre partie de la demande, peut même l'effacer, effaçant ainsi la possibilité de constituer « le sujet ». C'est le choix impossible, aliénant : « la bourse ou la vie ! »

Tout cela se lit parfaitement dans le graphe ! Toute satisfaction intempestive de la demande, toute tentative de compréhension, tout encouragement excessif de l'analyste bute sur le fait que cette saturation par l'objet vienne à effacer la dimension du désir ! Toute réponse à la demande revient à clôturer le champ du désir.

C'est ce que Lacan va étudier à travers l'automatisme de répétition, sans revenir pour autant — ou ne le développant pas — sur la connaissance paranoïaque... et ses effets sur le transfert ! Ce qui l'intéresse ici, c'est d'analyser les impasses qui pourraient être la conséquence d'une mauvaise conduite de la cure, dans le maniement du transfert.

Je n'ai pas été très convaincu par son histoire de demande d'être nourri, concernant justement la question de l'ambivalence de l'objet oral et l'exemple concernant la position de l'anorexique. Ce n'est pas nouveau et il y a quelque chose qui piétine. Par exemple la libido sexuelle est un surplus mais c'est un surplus — toute satisfaction du besoin — que l'anorexique refuse pour préserver la fonction du désir ! Les argumentations sont complexes et restent ouvertes

J'ajouterai peut-être une remarque particulière concernant une question de traduction à propos d'un terme allemand *Überlegenheit*, qui veut dire avoir le dessus, être au-dessus, soit une supériorité qui n'indique pas une qualité, mais une indication purement descriptive très intéressante qui renvoie à ce moment où un analysant est en train de revivre quelque chose de son passé, et où il prend conscience que, dans le fond, ça n'efface pas tout à fait l'impression qu'il en a ! Il se trouve dans un moment qui relève d'une répétition, au moment où se dévoilerait — un voile transparent et non celui du souvenir-écran ! — quelque chose de la fonction du refoulé, mais qui ne vient pas faire coupure pour le sujet. Freud dit qu'il faut accepter cette idée

selon laquelle il y a une forme de souvenir, imaginaire, qui doit en recouvrir une autre, symbolique : tout ne peut pas être symbolisé !

Toute cette démonstration peut sembler fumeuse, mais *Überlegenheit* évoque néanmoins fortement le recouvrement dans le nœud borroméen que Lacan décrit ainsi : une substance passe au-dessus d'une autre substance, mais on peut la percevoir par transparence. « Le symbolique inclus dans l'imaginaire : l'imaginaire inclus dans le symbolique, soit le mensonge ou l'angoisse »,

Il m'est également venu l'idée d'une autre interprétation possible de ce *Überlegenheit*, plus clinique : Lacan parle de l'oblativité, et de son rapport au stade anal ; ce sont des choses relativement déjà connues : la demande de retenir l'excrément, sans doute quelque chose qui part d'un désir d'expulser, la confusion entre l'éducateur et la demande de la mère, la fameuse formule « Tout pour l'Autre ! » Toute compréhension de la demande, tout encouragement conduit à ce que l'obsessionnel vous fasse manger votre propre merde ! ». Le stade anal se caractérise en ce que le sujet satisfait un besoin uniquement pour la satisfaction d'un autre !

Puis vient le moment où Lacan parle de la souffrance, qu'il faudrait entendre comme *une douleur affectée* au champ de l'Autre. Et c'est extrêmement intéressant, parce que ce qui pointe à travers le repérage de la souffrance c'est la question de la jouissance, qui n'a pas du tout, à ce stade du travail de Lacan, la valeur qu'il va lui donner en 1972. On voit bien qu'il y a là quelque chose autour de quoi il tourne, sans effectivement pouvoir passer à autre chose, pouvoir faire coupure.

Alors bien sûr il va aussi reparler de la question de l'oralité, des zones érogènes bref, tout ce qui touche le commentaire du désir du graphe du désir qu'il a commenté il y a deux séances, un texte qui est un outil absolument incontournable dont je pense qu'il a traversé pratiquement toute l'œuvre de Lacan y compris le moment où il va parler du nœud Bo ! Je ne peux, faute de temps, que renvoyer ici à la lecture topologique du graphe commentée par Marc Darmon.

Je vais maintenant aborder la deuxième séance du séminaire, celle du 21 mars 1961, qui reprend un certain nombre de questions d'un premier travail de Lacan souvent évoqué sous le titre de « topique de l'Imaginaire », dans lesquelles Lacan va parler de **la puissance de l'image**, en prenant pour une part appui sur l'éthologie de Lorentz, et sur son articulation au symbolique chez le parlêtre, à partir du stade du miroir.

C'est la question de savoir justement quelles sont les conditions pour que le transfert...,

- qu'il a situé jusqu'à présent du côté du symbolique, du côté d'un changement de place, plus orienté, indiquant plus son efficace du fait de la place occupée par le psychanalyste, que du contenu même de ce qui pourrait se transférer

- et dans lequel effectivement la position de l'analyste est fondamentale, ... pour que le transfert puisse quitter le registre imaginaire et occuper ce volet symbolique qui lui donnera son efficace, avec en ligne de mire la question de l'interprétation.

Les premières pages de cette séance insistent sur un point quasi grammatical : ce n'est pas tant l'analyste qui est aimé, dit Lacan, mais le savoir qu'on lui prête, c'est donc le sujet-supposé-savoir.

Mais deux objections lui viennent de son propre travail que je formulerais de la façon suivante :

Le savoir qu'on prête à l'analyste est un savoir supposé, donc l'analyste est un sujet-supposé-savoir, mais Lacan doit faire avec ceci, qui complique l'affaire : « Lorsqu'un savoir surgit dans le Réel peut-on faire l'économie de lui prêter un sujet ? »

Donc sujet-supposé-savoir / sujet supposé au savoir ? Peut-on dire aussi qu'il existe un sujet supposé à la jouissance ou une jouissance supposée à la mante religieuse ? il a là, à mon sens, un espace qui montre toute la problématique qui va occuper Lacan, dans ce long développement sur la puissance de l'image qu'il étudie chez la mante religieuse et la fonction symbolique, ce qui ne relève pas d'une alternative, mais d'un nouage ! Ce n'est pas parce qu'il y a la puissance de l'image qu'il n'y a pas l'efficacité du symbolique ! Ce n'est pas parce qu'il y a une efficacité du symbolique que ça vient abolir la puissance de l'image ! Il y a là quelque chose qui se noue : le moteur du transfert n'est pas l'objet mais justement cette supposition, ce qui rectifie justement ce qu'on croit savoir de la question du transfert avec une mise en garde : **ce qui se présente comme amour de transfert n'est pas un sentiment mais un pur effet de structure.** Ce n'est pas simplement une relation imaginaire mais une structure de discours organisé par le sujet-supposé-savoir ; c'est cette position de l'analyse qui permet l'efficacité de cette structure du discours.

Le 21 mars, c'est le moment où Lacan arrache le transfert à la psychologie des affects pour le penser comme une logique de structure. On pourrait dire que si on accepte la difficulté du séminaire du 15 mars, nous ne sommes plus sur la scène grecque, nous sommes plus sur la scène du banquet. Nous sommes sous l'effet d'un déplacement capital : **le moteur du transfert n'est pas l'objet mais la supposition, c'est-à-dire paradoxalement du côté de la**

croissance !... Voire d'un pari, comme il le dira quelques années plus tard : se faire la bonne dupe du signifiant, ou accepter d'errer !

Il y a un point que je voudrais soulever par rapport à ce déplacement, c'est la différence entre deux possibilités de lien du patient, lien d'amour et lien d'identification. Lacan cite d'ailleurs un passage de la Bible : « Tu honoreras ton père » ; il n'a jamais été dit dans la Bible « Tu aimeras ton père ! ». L'identité se différencie de l'amour et il faut bien reconnaître que dans ce texte, le mot *amour* revient en permanence sans que Lacan ne clarifie très exactement ce qu'il entend par là. Je vous rappelle que pour Freud, l'identification première affective au Père précède la question de l'amour.

Le terme *Einfühlen* que Freud emploie pourrait être traduit par affect, ou attirance sans représentation, plutôt que par amour ! Ce qui pose la question de savoir ce qu'est ce trait qui pourrait participer de l'établissement du transfert : puissance de l'image ? Trait qui n'est pas un signe, associé par le nouage à la coupure introduite par la fonction symbolique. Une représentation investie d'affect dirait Freud qui introduit la notion de représentation substitutive, une voie qui permet un frayage. Ce qui lui permettra de dire que la douleur est un affect !

Le point de départ de Lacan peut s'énoncer ainsi : Le patient suppose toujours qu'il y a du savoir là où il parle ! C'est un effet de structure qui ne relève pas d'une pure émotion. Il y a là dans ce texte une rupture totale avec le transfert envisagé comme sentiment et paradoxalement un retour en force de ce qui avait animé le début de son enseignement, à savoir cette fascination pour la puissance de l'image.

Le transfert est un dispositif de vérité, mais la vérité n'est pas ce que le sujet découvre, c'est ce qui se produit dans l'adresse. Une telle phrase est tout à fait sur la piste de ce qu'il finira par dire dans les années 1975 : la vérité, c'est qu'il y a un nouage entre le symbolique, le réel et l'imaginaire

Le transfert est un dispositif de vérité, une promesse sans garantie, pas plus de promesse que dans l'affect ; l'angoisse par exemple, c'est ce qui ne trompe pas ! Est-ce que ça promet la vérité ? Non ! A ce point, Lacan introduit explicitement le désir de l'analyste : ce n'est pas un amour ; ce n'est pas un savoir réel mais une fonction, qui soutient le transfert sans le combler.

Et il insiste : si l'analyste répond comme une personne il détruit la structure du transfert. L'analyste est donc celui qui occupe cette place sans s'y identifier, sans l'incarner !

Le mot est lâché ! il n'incarne pas cette place, il l'occupe ! Séparation radicale de la question du corps ! Le savoir n'est donc pas un *su* mais l'effet d'une supposition au lieu de l'Autre. Pas d'intersubjectivité, pas de symétrie ! Ce qui renvoie à ce que nous avons avancé concernant la sorcière ! Le transfert est donc un effet topologique et peut être même une topologie du Réel de l'effet de sens ! Il s'agit de démonter une illusion personnelle, et d'une certaine façon, comme le dit Lacan, « **Le tu est un leurre grammatical** ».

J'insère ici trois remarques prévues qui ont échappé à l'intervention orale !

1 Il n'y a pas (formule dénégative) de savoir au lieu de l'Autre, mais un insu, qui produit inmanquablement une bévue ! (L'immanquable ment !, toujours !!!)

2 Un bon acteur, au sens d'Aristote déjà, n'incarne pas le personnage, mais lui donne consistance sans ajouter de sens à l'action ! Ce qui interroge sur ce que le star-système introduit en permanence comme manipulation aujourd'hui !

3 Citations tirées des « plus l'Autre (personnifié) veut satisfaire les besoins du sujet par « amour », plus il incarne « le piétinement d'éléphant du caprice de l'Autre », plus « il introduit le fantôme de la toute-puissance [...] de l'Autre ». En somme, toute personnification de l'Autre, soit en provenance des parents, soit par l'analyste dans le transfert, n'est qu'imposture et abus de pouvoir

Et Lacan en vient à cette étonnante affaire de la mante religieuse. Il faut reconnaître que comme articulation signifiante complexe, cette nomination ouvre à une polysémie passionnante ! Cette bestiole remarquable ne fait que rejoindre l'impressionnant bestiaire de la psychanalyse lacanienne, avec le criquet pèlerin, l'épinoche, le faucon, le pigeon, les oies, sans parler des rats, du cheval, de la girafe, des loups freudiens et du chat quantique !

On peut se demander d'où sortent ces associations et Lacan donne une petite indication : rejoignant le thème de l'anorexie, il parle du *creux* qui s'esquisse déjà dans le *cri* de la faim ! Alors le cri, je vous le rappelle, c'est, dans le graphe de la pulsion, la première rencontre du *Drang*, de la poussée impérieuse avec la chaîne signifiante ! C'est, à l'état naissant, l'occupation du langage qui préexiste à l'entrée qu'y fait le petit homme. Lacan avance à cet endroit-là l'idée d'un mordillement, d'une espèce d'oralité qu'il situe d'abord du côté du plaisir, du côté du Lust freudien, mais qu'il va tout naturellement être conduit à situer dans l'*au-delà du principe de plaisir*, plus complexe que ce qu'il appelle une « érogénéité organique muqueuse » ! Et il ajoute « Ne peut-on dire que je néglige des faits naturels ? Le grand mot est lâché « **la nature !** » Quelque chose justement serait dans la nature et ne serait pas du côté du langage ? Y aurait-il un Réel et ce Réel pourrait-il être placé du côté de la nature ? C'est très compliqué ce qu'il appelle *la nature* à ce moment-là : quelque chose qui au-delà du langage et reviendrait d'une certaine façon toujours à la même place ? Soit un volet Réel de l'imaginaire ?

C'est une hypothèse plausible : il y a un effet réel de l'image, qui articule le pulsionnel à la force de l'image, la demande (orale, anale, sexuée) avec un Réel.

C'est une question très ancienne dans l'enseignement de Lacan, qui revient de temps en temps, notamment lorsqu'il s'intéresse à la collusion entre deux signifiants, ce qu'il nomme *holophrase*, qu'il interroge au regard de la clinique de la psychose et de la maladie dite *psycho-somatique*. Cette question est d'une actualité brûlante.

Existe-t-il des signifiant dans Le Réel ? Qui feraient coupure dans l'imaginaire ?

La mante religieuse est donc sur la scène : vous connaissez l'histoire ! Elle s'accouple avec un mâle et mange sa tête ! Voilà une histoire qui a fasciné les êtres humains ! Les parlêtres ! Car la mante religieuse ne fait qu'obéir à quelque chose de très important, un besoin de protéines pour aller jusqu'au bout de la gestation. Et cette protéine, elle n'a pas besoin de la chercher bien loin ! Les deux protagonistes sont mus par le même scénario qui s'accomplit de façon irrémédiable, hors langage, hors sens ! Et pendant ce temps-là, les humains s'agitent autour de cette leçon que nous donnerait la nature concernant l'homme, la femme, le cannibalisme dans son rapport à la sexualité... une flambée de fantasmes absolument extraordinaires... mais Lacan, qui sait ça, ne se satisfait pas de cette explication par la dimension du fantasme. Mais dit-il, y a-t-il une autre lecture de la puissance de l'image réelle ?

Quelques séances auparavant, il avait repris le montage (Bouasse) des deux miroirs, concave et convexe. Le propre du miroir concave est de fabriquer une image réelle qui, lorsqu'on la met devant un miroir plan, fabrique une image virtuelle, difficile ensuite à distinguer d'une autre image virtuelle qui serait elle l'image d'un objet réel. Le miroir plan homogénéise l'objet réel et l'image réelle en deux images virtuelles, en une pseudo-réalité, un semblant, qui protégerait de l'insupportable hétérogénéité du monde. Nous ne sommes pas simplement devant une expérience zoologique ! **Car l'image, dit-il, n'est pas un ornement, mais une force réelle.** Nous pouvons ici retrouver ce qui, dans premiers enseignements de Lacan, démontrent que les déformations continues rencontrent un bord, lequel fait rupture à la reconnaissance imaginaire sans intervention du signifiant !

La mante n'est pas une tocade de Lacan, qui nous amuse ensuite avec l'étymologie du réglisse ! Bon d'accord ! Il y a toujours un peu de chiqué dans ses séminaires ! Mais il y a quelque chose de beaucoup plus important, qui pourrait perturber le partage du hors-corps et du hors-langage ! La genèse du Moi dans le stade du miroir montre bien que ce moment de nouage est déjà un moment de division : l'enfant se reconnaît dans le miroir, c'est-à-dire que s'institue cette capacité de l'être humain qu'on appelle *conscience*, appartenance à un monde partageable, tout

en restant paradoxalement parlé par ce qui lui vient de cet endroit que Lacan appelle le Grand Autre, hors de portée de toute saisie immédiate ! Dans un tel montage, le Moi apparaît comme une proie !

Qu'est ce qui est pris dans le transfert ? C'est ce Moi qui peut se révéler captif de ces mouvements de violence, de passion, de destruction ! Lacan ajoute : « sans que cela touche encore au désir inconscient ». Alors bien entendu, l'analyste y est pris au titre d'adresse des demandes pulsionnelles orales ambivalentes, être nourri, incorporé, annales, gardées, données, retenues, sexuées, être désirés ou désirants comme objet. Elles ont la particularité ces demandes de ne répondre à aucun objet réel, et aucun objet ne peut répondre à ces demandes ! On est donc toujours dans l'au-delà de la demande : toute demande vise un objet partiel mais ce mouvement masque le désir comme manque, le degré 0 du désir.

Difficile de faire l'économie de supposer une jouissance à la mante religieuse ! Bien que Lacan prévienne que ce qu'éprouve la mante — religieuse ou pas — même à l'appeler jouissance, on n'en saura jamais rien ! Mais ce qui fait fantasmer dans cette affaire-là c'est qu'elle ne se contente pas de manger le mâle, c'est qu'elle lui *dévore* la tête, et qu'il y a là quelque chose qui ne peut pas faire autrement que de renvoyer à cette projection que nous faisons sur l'importance de la tête comme une partie capitale, imaginativement investie dans son rapport à l'âme ! Aujourd'hui on dit, non sans une certaine prétention, « mon cerveau ! ».

Je cite Lacan : « *Si nous accordons une valeur à cet exemple monstrueux, le mâle aspiré, captivé dans l'étreinte, un fantasme incarné, si nous accordons une valeur à cet exemple monstrueux, nous ne pouvons tout de même que remarquer la différence avec ce qui se présente comme une affaire fantasmatique humaine, celle dont nous pouvons partir avec certitude du sujet là où seulement nous sommes assurés, à savoir en tant qu'il est le support de la chaîne signifiante. Nous ne pouvons donc pas ne pas remarquer que dans ce qui se présente ici, dans ce que nous présente ici la nature...*

(je souligne cette phrase : la nature nous présenterait quelque chose...)

*... il y a de l'acte à son excès, à ce qui le déborde, à ce qui le conduit à un surplus dévorateur, le signal pour nous qu'une autre structure, **une structure instinctuelle est ici exemplifiée**. Ce signal, c'est qu'il y a de la synchronie. C'est au moment de l'acte que s'exerce, complément qui est exemplifié pour nous, la forme paradoxale de l'instinct ».*

Lacan n'est pas en train de devenir spécialiste de l'instinct animal, mais il essaye d'articuler ce qui se produit dans cette espèce de conduite automatique que nous repérons chez la mante religieuse et ce qui vient **dénaturer** justement cette conduite qui conduirait à un

surplus dévorateur. **Il y a chez la mante religieuse quelque chose qui nous permet de repérer ce surplus, mais pouvons-nous ici déjà parler de plus-de-jouir ?**

On pourrait dire, même à supposer qu'il y ait là chez nous quelque chose d'instinctuel : qu'il y a un surplus de plaisir qui manifestement va bien *au-delà* du monde de la puissance de l'image ! C'est très exactement à cet endroit-là qu'on peut se poser la question de la parole, de sa temporalité, de la jouissance de la mort, de l'acte, de ce qu'il avait déjà appelé le cannibalisme, c'est-à-dire tout ce qui pourrait figurer comme une clinique de la désintringation pulsionnelle. Par exemple la pulsion de mort ! Il ne le dit pas ! Pourtant il parle de Mélanie Klein ! On pourrait imaginer qu'il y ait une déviation du côté d'une forme de naturalisme, mais en fait il ne s'agit pas là d'une position, mais de ce que cette observation de la mante religieuse nous apprend : **Le sujet ne se perd pas par ignorance mais par aliénation à une image : l'image est dévorante. Ce qui m'évoque l'idée souvent avancée par Lacan d'une constitution défensive paranoïaque du Moi. L'actualité de cette constatation n'a pas besoin d'être commentée ! Elle s'impose à nous !**

Ce que nous projetons sur cet exemple de mante religieuse, c'est très exactement ce qui se joue dans le transfert. Le patient est fasciné par une image de l'analyste ; il y projette une complétude puis s'y aliène. Il s'agit donc d'une critique radicale de toute psychologisation de la relation du transfert. Non pas deux sujets qui se rencontrent, mais un sujet qui est pris dans une image qui le dépasse, et qui se noue au symbolique, ce qui déplace la question du temps. On n'est plus dans le temps du regard mais dans le temps de la parole. La nature dont il est question ici n'est rien d'autre qu'une logique de la capture.

D'une certaine façon, ce que Lacan nous donne comme avertissement, vous en avez une petite idée devant ces fantasmes qui nous viennent de ce que pourrait être une structure sans médiation symbolique. Ce qu'on appelle le naturel ici, c'est cet état limite d'une structure imaginaire livrée à elle-même. La mante présentifie pour nous ce qu'on pourrait appeler un lien nu ; vous savez un peu comme la vie nue c'est-à-dire celle qui n'est plus régie par la loi. C'est ce qu'explique Didi-Huberman : A une autre époque, l'auteur d'un acte inhumain ne pouvait pas être jugé puisque la loi ne savait prévoir un tel acte, mais il était alors condamné à la vie nue. N'importe qui pouvait le tuer. Il restait jusque-là vivant mais sa vie n'était plus protégée par la loi, déconnectée de son lien avec le symbolique

Cette remarque rejoint les critiques faites par Lacan concernant une psychanalyse adaptative ! C'est-à-dire une psychanalyse qui, oubliant l'avertissement de Freud pour qui « la psychanalyse n'est pas une vision du monde », se laisserait teinter de certains parfums d'humanisme ou même de naturalisme, avec l'idée que la psychanalyse pourrait un moment ou un autre permettre l'avènement d'un monde meilleur ! Ces positions manquent complètement cette structure qui est celle de la captation par l'image qui se noue au symbolique ! Lacan a répété qu'un tel lien n'est pas fondé et ne peut pas être fondé sur une vérité de l'être mais sur une béance dans laquelle le sujet peut se perdre ! La mante religieuse entretient avec son conjoint un rapport qui ne relève pas du cannibalisme, mais peut être lui comme une certaine forme de dévoration.

Lacan se pose alors une question étonnante : « Est-ce ma façon de voir les choses ? Mon symptôme ? Qu'en est-il de mon rapport à la croyance ? » Ce qui n'est pas sans évoquer sa fameuse phrase qui dès 1974 n'en finit pas d'interroger les psychanalystes : « Le Réel, c'est mon symptôme' ».

La réponse qu'il donne est très claire : l'analyste est lui-même pris dans cette structure et cette force, ce qui arrive là vient du dispositif, de la place qu'il occupe. On pourrait même dire qu'elle vient en partie du leurre du sujet-supposé-savoir, ce qui laisse envisager le fait qu'une analyse puisse se terminer. Autrement dit, l'analyste reste néanmoins responsable de la fascination qu'il peut fabriquer : même s'il en est lui-même le support.

La demande adressée à l'Autre est toujours une tentative de pacifier le rapport à l'objet et à l'Autre, d'inscrire dans le langage cette demande impossible d'un objet qui n'existe pas ! Ca rate bien sûr, il y a toujours un reste, mais néanmoins, on pourrait effectivement rendre cet objet sinon échangeable, au moins partageable, ne serait-ce que parce qu'on peut l'écrire ! La jouissance hors-langage, par-contre ne peut pas l'être échangée, y compris avec soi-même puisque pour en parler avec soi-même, on utilise des mots ! Ce terme d'échangeable rejoint ce qui va apparaître à la fin de cette leçon : la question du Phallus. Le passage de cette capture par l'image, de cette puissance de l'image s'articulant au symbolique, passage de la demande d'objet à la demande d'amour, va conduire au fait de s'apercevoir qu'il n'y a aucun mot pour nommer cet objet, ce qui reste une des inventions principales de Lacan, le signifiant du manque dans l'Autre, $S(A)$!

! Entre cette capture par l'image et la demande, il y a effectivement la place du Phallus comme opérateur. Je me risque à cette formulation : la fonction phallique comme limite, comme coupure, **renvoyant la demande à sa perte**, mais aussi comme garantissant que l'objet est

représenté, et non incarné, pour être échangeable. Il y a tout le montage chrétien derrière la question de cette incarnation

En conclusion très provisoire, parce qu'il faut bien fixer une limite à ce type de commentaire, la séance du 22 mars 1961 est cruciale. C'est un moment de virage dans ce séminaire. Lacan n'a certes pas encore tous les outils qui permettraient que les petites chevilles entrent dans les petits trous.

Mais il y a un raccourci assez vertigineux qui pourrait nous conduire de cette leçon du 21 mars 1961 aux années 1975. La jouissance est inconsciente et ne peut pas s'écrire, y compris avec des lettres. C'est ce que dit très clairement Lacan, le 18 novembre 1975, au cours du séminaire intitulé *Le Sinthome* : « La lettre n'est rien d'autre qu'une façon d'habiller ce qui ne s'habille pas. Avec le nœud, j'écris autrement... La lettre ne suffit pas à écrire la jouissance. Il faut le nœud. ».

Le monde est sens dessus/dessous ! Ce que *Huberlegenheit* a fait résonner/raisonner lors de ma lecture.